

M A R C U S M A L T E

LA PART DES CHIENS

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Zulma, 2003 ;
2021 pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *La Part des chiens*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

*Ils marchent de plus en plus nombreux
dans les rues des villes et dans les chemins.
Ils investissent les lieux.
Ils grignotent la place.
Ils sont assis à notre table.
Ils nous bouffent le cœur et la moelle des os.
— Mais qui leur a ouvert les portes ?*

« Crache, crache, crache... Crache-moi ça, putain de merde! » crachait Zodiak et dans le même temps il cognait dans le dos du Polonais, juste là entre les omoplates, avec son poing fermé. L'autre était plié en deux, la gueule rutilante. Il ne respirait plus. Zodiak le tira par l'arrière du col et de sa main libre lui balança coup sur coup deux crochets à l'estomac. Il en aurait volontiers balancé un troisième et un quatrième et ainsi de suite jusqu'à épuisement, juste pour passer ses nerfs et en finir une fois pour toutes avec cet abruti, mais l'abruti à ce moment-là eut une sorte de hoquet, il étira le cou et ouvrit des yeux étonnés et dégueula sur le sol avec un bruit de phoque.

Zodiak s'écarta d'un bond. Il faisait moins cinq degrés et il était en sueur. Des mèches lui collaient au front, la pointe en travers de l'œil. Il reprenait son souffle. Il était rare de l'entendre jurer.

À côté, le polac se tenait le bide à pleines mains. Sa bouche s'ouvrait encore, par réflexe, mais plus rien n'en sortait, seulement de la buée, un peu de vapeur d'eau, la chaleur de son corps qui foutait le camp aussi. Une petite flaque s'étalait à ses pieds. Un peu de bile jaunâtre et au milieu un îlot tout blanc comme un minuscule iceberg. Zodiak examina la chose. La lueur pâle d'un réverbère se reflétait dessus. Le polac se redressa. De vomir, ça lui avait fait venir les larmes. Ou peut-être que c'étaient les

coups. Il fit tourner sa langue dans la bouche puis il y enfonça un doigt et fouilla au fond entre les dernières molaires et la joue. Il ramena sa trouvaille sur le bout de l'index et la regarda de près. Un autre de ces petits caillots blancs, luisant de salive. Il le montra à Zodiak sans rien dire. Zodiak serra les mâchoires. Il savait déjà. Du polystyrène. Ce putain de charognard s'était enfilé une tranche entière de polystyrène expansé. Zodiak secoua la tête et se détourna. L'autre haussa une épaule.

— Quoi ? fit-il. J'avais faim.

Il se ramonait encore l'intérieur de la bouche avec sa langue, bien consciencieusement le pourtour des gencives voir si des fois il en resterait pas une miette. Puis il s'essuya le doigt sur son pantalon. Il s'essuya les lèvres avec sa manche.

— Je m'étais dit que ça pourrait me caler en attendant. Quand j'ai faim, je boufferais n'importe quoi, Zod. Tu le sais.

— En attendant quoi ? siffla Zodiak.

Il s'était retourné à nouveau, d'un bloc, et le fixait. Et Roman Wojtyła n'aimait pas du tout quand son beau-frère le regardait de cette façon. Ce regard lui faisait peur. Il pouvait littéralement se chier dessus face à ce regard – quand il avait quelque chose dans le ventre. Il se raidit. Il hésita. Il ravala un restant de bile.

— Avec une bonne gorgée, ce serait passé. Vrai, Zod. Sans problème. Seulement... Seulement, putain, on n'a même pas une cannette à s'enfiler. On n'a rien. J'ai faim et j'ai soif, une putain de soif, merde !

Quelque part il y eut un bruit de rails aspirés, le souffle d'un rapide filant sans s'arrêter d'est en ouest. Zodiak jeta un œil vers la gare. C'est là qu'ils avaient échoué, son seul repère pour le moment. La grosse pendule ronde au sommet du bâtiment indiquait 5 h 40.

Il scruta le ciel. La nuit commençait à flancher. Pas de nuages mais l'éclat assourdi des étoiles. Le voile de l'aube. Impossible à lire. Aucun présage, ni bon ni mauvais. Zodiak considérait son art comme une science exacte. L'à-peu-près en était banni. Il haïssait les charlatans, les escrocs, les clowns et ils étaient légion. En réalité il ne connaissait que deux personnes au monde capables de déchiffrer les signes : lui et son maître, Agharâ.

Tu l'arracheras aux griffes de l'ombre...

Le maître l'avait dit. Il ne s'était jamais trompé.

Tu l'arracheras aux griffes de l'ombre, et elle resurgira dans un spasme de lumière.

Le polac s'était mis à danser sur place, une petite danse des genoux silencieuse et mécanique et tremblotante. Triste. Il se tenait lui-même dans ses bras. Le regard de Zodiak revint sur lui et il baissa les yeux.

— On se gèle, souffla-t-il.

Terrestre. Bien trop terrestre, pensa Zodiak. Sur son propre front la sueur se glaçait et à la base de son cou et sous ses aisselles, mais il ne se plaindrait pas. Cela faisait partie de l'épreuve.

Devant eux s'ouvrait une large avenue déserte. Des palmiers la bordaient, un tous les trente pas, maigres et la crête déplumée, cristallisée sous une couche de givre. Leurs troncs rugueux et râpeux au toucher comme des vieux culs de singe. Les immeubles autour étaient d'un autre siècle pour la plupart. Des plaques de cuivre luisaient dans la pénombre, notaires, avocats, huissiers, tout ça bien lustré et patiné, rassurant. Une certaine assise. Et pour trancher là-dedans s'élevait de temps en temps la façade d'une banque, criante de chrome et de verre et d'acier comme un grand rire carnassier plombé d'or fin et tellement, tellement suffisant.

Le monde matériel. Zodiak savait aussi lire ces signes-là.

Il avait beaucoup voyagé. Pas seulement depuis le début de la quête. Il était sur les routes depuis toujours. Partout les villes se ressemblaient. Partout les mêmes règles, les mêmes codes, les mêmes subtiles frontières. Question de décryptage encore une fois. Observer et traduire. Il savait faire ça.

L'avenue descendait en pente douce jusqu'à ce qui semblait être un grand boulevard, une de ces artères incontournables dont chaque habitant connaît le nom. Un feu orange clignotait à l'intersection des deux voies. De rares véhicules traversaient en trombe, moteur hurlant dont le bruit leur parvenait comme un vol serré de bourdons.

Cette ville... pensa Zodiak, et pour lui ça voulait dire quelque chose.

Il enfonça les poings dans les poches de son blouson et se remit en route. Le port ne pouvait être que vers le bas. Au bout de quelques secondes, il entendit le trottement du polac dans son dos.

En fait de polonais, Roman Wojtyla n'avait vécu que neuf jours en tout et pour tout sur la terre de ses ancêtres. Les neuf premiers jours de sa vie. Le temps pour son père de crever d'un coup de pioche dans le dos au cours d'une grève qui avait mal tourné – une tentative de grève – et pour sa mère de retourner au pays avec pour seuls bagages lui et sa sœur jumelle, Sonia. Elle était d'Aubusson, la mère. Dans le centre. Une famille de paysans propriétaires. Une ferme, où Krzysztof Wojtyla avait fait deux saisons d'affilée, gîte et couvert assurés et en sus cette brave fille qui disait pas non. La fille du patron. Elle s'était retrouvée grosse. Elle avait dit oui encore une fois et s'était tirée avec lui par une nuit sans lune en courant à travers champs. Elle n'était pas fière de revenir comme ça, quelques mois plus tard. Elle avait peur. Le vieux n'avait pas pardonné, c'est juste qu'il avait bien voulu fermer les yeux pour elle, c'était toujours deux bras en plus, mais pas pour les deux bâtards accrochés à ses mamelles, ça c'était rien que des bouches, des trous, des foutues bon Dieu de pompes à fric. Pas question, avait dit le vieux.

Et justement monsieur Canard passait par là, comme s'il avait flairé le coup. Monsieur Canard flairait très bien ce genre de choses. À des kilomètres à la ronde. Monsieur Canard était en pleine période de recrutement. Ce qui l'intéressait au départ, c'était uniquement la gamine, la

pisseuse. Il avait déjà sa petite idée. Il voyait loin. Investissement à long terme. Mais c'est le vieux qui avait traité l'affaire, et il avait été intraitable : c'était le lot ou rien. Monsieur Canard avait pris le lot. Pour le même prix. Le frère et la sœur. La mère pleurait en silence derrière un tracteur. Le vieux avait été impressionné par la mallette remplie ras la gueule de biffetons bien rangés, alignés et propres et bien repassés. Ça impressionne toujours. Il n'avait pas pu s'empêcher d'en porter une liasse à son nez pour la renifler. Des grosses coupures. Cash. Sa figure virait au rouge sanguin.

Les billets étaient faux mais monsieur Canard était déjà loin.

En passant, Zodiak vit leur reflet dans la vitrine d'un centre de culturisme. Il était conscient de l'image qu'ils renvoyaient. Chaque jour davantage, chaque jour un peu plus que le jour d'avant. Quelque chose comme un clodo et son fidèle clébard. Le polac avait véritablement une gueule de chien. Il était plus grand de taille, une bonne tête de plus, et plus maigre et plus voûté. Une gueule de colley. Sonia ne lui ressemblait pas. En rien. Elle était née du même ventre avec quatre minutes et vingt-huit secondes d'avance. Elle était belle, intelligente et douée. Et céleste. C'est un leurre bien entretenu mais la nature n'a jamais eu une once d'équité. Peut-être que c'étaient ces vingt-huit secondes qui avaient fait toute la différence.

Une lumière d'ambiance venue du fond de la salle découpait les silhouettes des appareils de musculation. Tout en angles vifs. Durant une fraction de seconde, Zodiak eut la vision très nette d'une guillotine. Dans un éclair blême le couperet qui tombe. Quelque chose se contracta au fond de ses entrailles mais il préféra attribuer ça à son estomac vide et à la fatigue. Il accéléra.

Ils ne croisèrent personne jusqu'au boulevard. Quatre voies de circulation. Zodiak s'arrêta et derrière lui le bruit des pas cessa aussitôt. En face, un camion benne avançait par à-coups dans le couloir des bus. Gyrophare orange sur sa carapace grise et ses dents d'acier qui broient tout ce que les deux gnomes en tenue de luciole lui balancent à

travers la gueule. C'était pas sûr que le polac l'enviait pas.

Zodiak sentit un frôlement sur son épaule et se retourna. D'un mouvement du menton Roman lui désigna un type assis sous un Abribus un peu plus loin sur le même trottoir. Un vieux Noir à la moustache grise. Il portait un anorak rouge, usé, trop juste pour lui. Ses avant-bras dépassaient des manches comme des ceps à demi arrachés. Il était seul. Un sac de sport était posé par terre entre ses pieds. Un modèle de trente ans d'âge. Encore un de ces nègres qui avait cru pouvoir s'en sortir par le ring. Coq de combat dans sa jeunesse. Probable. Mais d'autres que lui avaient su mieux encaisser.

Zodiak le dévisagea un long moment et le vieux Black lui rendit son regard. Pas une seule fois il ne cligna des paupières. Il n'avait aucune expression. Zodiak se détourna le premier. Il secoua la tête pour dire non à son beau-frère. Le polac n'insista pas.

Ils passèrent devant le type et Zodiak constata qu'il fixait toujours le même point, à l'endroit précis où ils se tenaient quelques instants plus tôt. Il en conclut que le vieux avait atteint un certain degré de perfection. Le polac ne put s'empêcher de jeter un œil sur le sac.

Ils marchèrent un bout de temps en parallèle avec le camion poubelle. Ils longèrent la façade d'un Quick, puis d'un McDonald's, puis celle d'un magasin de chaussures et le hublot opaque d'un club privé nommé Le Potemkine. C'est à ce moment-là que la lueur du gyrophare gifla trois fois d'affilée le visage d'un homme en duffle-coat bleu marine qui passait sur le trottoir opposé. Roman le clébard était déjà à l'arrêt, la tête légèrement de biais au bout de son cou tendu. Zodiak ne pouvait pas dire non à chaque fois. Ils lui laissèrent une poignée de secondes d'avance puis traversèrent le boulevard et le prirent en chasse.

L'homme bifurqua dans une rue perpendiculaire. Il marchait vite. D'une main il serrait le col de son manteau et de l'autre il tenait l'étui d'un instrument, quelque chose d'imposant comme une contrebasse ou un violoncelle. Ses semelles claquèrent sur les dalles d'une petite place carrée. Il y avait là un bâtiment en pierres taillées au fronton duquel était inscrit : Théâtre Municipal. Une dizaine de marches montaient vers une galerie fermée par une grille en fer. Une lyre emblématique et dorée était soudée aux barreaux. L'homme tourna la tête vers des affiches éclairées au néon. *Violettes impériales* et *Les Valses de Vienne*. Il ne ralentit pas. Les deux hommes étaient à moins de quinze mètres de lui. Il continuait à se diriger vers le bas de la ville et ça faisait l'affaire de Zodiak.

Les rues rétrécissaient à vue d'œil et la nuit stagnait ici plus longtemps qu'ailleurs. De pleines flaques d'ombre éternelle. Le gars pataugeait là-dedans. Il n'était plus parfois que l'écho du bruit de ses pas et ces deux traits de vapeur qui sortaient de ses narines et montaient en s'effilochant vers des cieux plus clairs. Comme la fumée d'anciens trains en d'anciennes contrées. Quelque chose d'éphémère.

Sans un mot de concertation, Zodiak et Roman se déployèrent.

Trente secondes plus tard, le gars pila et son instrument cogna contre la cuisse de Zodiak. Un sursaut, au dernier moment. Il ne l'avait pas vu, juste senti sa présence, et sans doute qu'il ne le voyait toujours pas. C'était Zodiak qui avait choisi l'endroit, le point de rencontre. De l'angle obscur où il se tenait, il était le seul à pouvoir discerner le visage qui lui faisait face. Plus jeune que ce qu'il pensait. À peine vingt ans. Des lèvres et des yeux écarquillés. Surprise, incompréhension, pas encore de la peur mais ça venait, ça venait.

Zodiak laissa venir.

— Tueur à gages ? lâcha-t-il au bout d'un moment.

Cela semblait être une vraie question. La bouche du type s'ouvrit davantage mais aucun son n'en sortit.

Zodiak s'avança d'un pas et d'un geste désigna l'étui et l'autre aperçut l'espace d'un instant cette main qui se balançait dans l'ombre comme au bout de sa tige une fleur gracile maladivement pâle.

— Tueur à gages ? Sniper ?

Il ne souriait pas. Le gars n'avait pas l'air de piger. Ses yeux allaient et venaient de son instrument à la silhouette opaque qui lui barrait le passage et la panique commençait à fondre sur lui.

— Je... je suis musicien, souffla-t-il.

Zodiak hocha plusieurs fois la tête en silence.

— Ton signe ? fit-il.

— Quoi ?

— Ton signe, répéta Zodiak. Ton signe astrologique.

Le jeune homme lança un regard désespéré à droite, à gauche. Des larmes brillèrent soudain sous ses paupières. Si vite, pensa Zodiak.

— Cancer, dit le type.

Zodiak pinça les lèvres.

— Perdu, dit-il.

— Perdu !

La voix avait surgi de l'obscurité et le musicien sursauta une nouvelle fois et quand il se tourna le polac était déjà dans son dos, tout près, la gueule penchée comme s'il voulait l'embrasser dans le cou ou lui planter ses crocs. Il affichait un large sourire et le jeune homme put voir les quelques dents qui lui faisaient défaut et un étrange petit point blanc collé à son palais. Il eut dans le même laps de temps infime l'intention de fuir et la certitude qu'il n'y parviendrait pas. Son corps

n'obéirait pas. Il était planté. Toutes ces absurdités qu'on dit sur la peur qui donne des ailes. La peur donne envie de se répandre. Il ne pouvait même pas crier. Il happa une goulée d'air froid et dit :

— Écoutez, je... je...

— Tu... Tu... fit le polac.

— Tu veux connaître l'avenir ? dit Zodiak.

Le jeune homme secoua la tête.

— Le tien, précisa Zodiak.

Le polac gloussa et le gars se mit à couiner en silence à l'intérieur de son crâne.

— C'est comme tu veux, dit Zodiak.

— Je... je veux juste que vous me laissiez tranquille, fit le jeune homme.

Sa voix frottait comme un archet sec. Il pouvait sentir le souffle du clébard sur sa nuque, qui lui tournait autour, qui le flairait. Instinctivement il rentra la tête dans les épaules. La première larme glissa sur sa joue comme une goutte de mercure.

— Bien sûr, dit Zodiak.

Il pensa que Sonia n'aimerait pas voir ça. Il pensa qu'elle n'aimerait pas le voir, lui, en train de faire ça. Pas plus avec un jeune musicien qu'avec un vieux Black sonné. Il eut un soupir inaudible.

— Il nous faut un peu d'argent, dit-il.

Le polac allongea la main sous le nez du gars. Une main longue et noueuse.

— Le fric, dit-il.

Le musicien ne lâcha pas son étui. Ses doigts s'affolèrent sur les boutons de son duffle-coat. De sa poche intérieure il sortit un portefeuille que le polac lui arracha et éventra aussi sec. Il en extirpa quatre billets de deux cents et quelques pièces de monnaie et une carte téléphonique, le reste il le laissa tomber à terre.

Il recompta l'argent dans le creux de sa paume.

— Huit cent seize, annonça-t-il. Pas d'quoi s'astiquer le gland.

Le jeune homme scrutait le bout de ses souliers en reniflant. Zodiak ne le quittait pas des yeux. Il pensa à Bampi le violoniste qui jouait des mazurkas le jour de son mariage et qui était mort noyé dans l'eau glauque d'un étang du côté de Cologne. C'était en plein hiver comme aujourd'hui. Le violon flottait seul entre les joncs.

— Ce truc-là, ouais, ça doit valoir un paquet, fit le polac.

Il tira sur l'étui du musicien, un coup à lui arracher l'épaule. Les doigts du gars s'accrochèrent un instant à la poignée, puis cédèrent. Cette fois il regarda partir son instrument comme il eût regardé partir son propre bras tout entier et sa bouche et ses yeux s'ouvrirent dans une expression de muette stupeur.

— Rends-lui ça, dit Zodiak.

Le polac se figea.

— Putain, Zod...

— Rends-lui, répéta Zodiak.

Il n'avait pas élevé la voix. Le polac tenta de soutenir son regard. Dans ses bras l'étui évoquait un cercueil, un sarcophage de prince mort-né. Après quelques secondes, il émit un grognement sourd puis lâcha l'instrument qui s'écrasa au sol. Le bruit du choc se répercuta tout au long de la ruelle.

— Apprends d'abord à en jouer, dit Zodiak.

Le musicien se baissa avec prudence, il tendit le bras et récupéra l'étui et le serra fort contre sa jambe. Puis il lança à Zodiak un regard par en dessous dans lequel transparaissaient et sa gratitude et sa soumission. Mais Zodiak s'était déjà éclipsé et le polac avec. Le jour se levait. Le neuf cent vingt-septième jour exactement.

Zodiak ne s'appelait pas encore Zodiak et il faisait déjà partie de la troupe quand les jumeaux les avaient rejoints. Il avait quatre ans de plus qu'eux. Il connaissait le B.A.BA : le marc de café, les lignes de la main. Des trucs de gosses. Il commençait à s'intéresser aux dépouilles de corbeaux. C'est fou ce qu'il y avait comme corbeaux à l'époque.

Ils furent nourris au même sein que lui. Celui de madame Canard cinquième du nom. Un tas de bruits courait sur le sort des quatre qui l'avaient précédée. Selon la source, monsieur Canard les avait respectueusement enterrées une à une avec leurs robes et leur quincaillerie de fiançailles dans l'antique cimetière de Baden-Baden. Vivantes. Ou échangées contre quatre pneus neufs pour sa caravane. Confiées aux soins d'un taxidermiste italo-arménien ou encore revendues à un bordel de Bucarest réservé aux techniciens des centrales nucléaires russes. C'était la rumeur la plus plausible.

Madame Canard cinquième du nom n'avait pas l'air de s'en faire. Peut-être était-elle la seule à connaître la vérité. Elle tenait le frère et la sœur chacun au creux d'un bras et son regard enveloppait comme un voile d'organdi les deux petits crânes duveteux et la paire de bouches ventousées à ses tétons. Roman était de loin le plus glouton. Elle avait un faible pour lui. Il n'était pas rare qu'elle l'endorme dans ses bras en chantonnant : « *Vagarío...* »

Vagario perdilino... » C'étaient les seules paroles de la berceuse dont elle se souvenait et elle ne connaissait pas d'autres berceuses.

À la saison chaude, les enfants dormaient à la belle étoile dans des berceaux d'osier. Durant les mois d'hiver Zodiak redessinait les constellations sur le plafond de la caravane. Sonia n'emplissait pas encore son sommeil et ses rêves n'avaient pas tous le même visage.

Ils atteignirent le port au moment où le soleil s'élevait derrière la tour d'un ancien fort de garnison. Au loin, vers l'est. Pour l'heure, ce n'était encore qu'un disque blême et froid qu'ils apercevaient entre les mâts des voiliers de plaisance. Ils étaient des centaines amarrés là coque contre coque le long des pontons et tous étaient blancs et immobiles et semblaient attendre sagement le retour de leurs maîtres. Il y avait aussi des yachts de modestes dimensions aux rideaux tirés et des navettes proposant la découverte des îles.

Un unique paquebot hivernait le long d'un môle goudronné et désert.

Vers l'ouest s'étendait le domaine militaire. Des bâtiments longs et rectilignes, hangars, casernes, protégés par des grilles hérissées de piques et ici ou là ces étranges oiseaux des quais, grues et titans dressant leurs membres squelettiques vers le ciel.

L'horizon était bouché. La rade se refermait presque complètement sur elle-même au moyen d'une digue artificielle qu'en des temps plus anciens des bagnards avaient érigée. Ces hommes avaient taillé à la main ces blocs de pierre d'une tonne chacun. Ils les avaient transportés un à un dans de vulgaires barques à rames. Ils les avaient empilés, alignés, sur près d'un kilomètre de long et trente mètres de fond. Certains de ces hommes avaient survécu.

On avait aménagé une brèche dans la digue afin de

laisser passer les courants marins et les flots de petites embarcations touristiques. C'est par cette voie que les aventuriers de fin de semaine rejoignaient la haute mer, visage offert au soleil, avec aux lèvres le goût du sel et dans la tête une impression de liberté. Aucun d'entre eux n'avait jamais poussé jusqu'à Cayenne.

Le monde a plusieurs histoires.

Zodiak fixa longtemps la silhouette d'un pêcheur assis sur un pliant face au large au bout d'un ponton. Posé à ses pieds, un seau en plastique ayant contenu de la peinture acrylique. Il était impossible de dire s'il commençait sa journée ou s'il la finissait. Une mouette solitaire plana un instant au-dessus de lui mais le pêcheur ne leva pas la tête et la mouette s'effaça comme de la poussière de craie. Les premières gouttes d'or pâle tombèrent bientôt entre les bateaux.

L'endroit était trop paisible et trop clair. Zodiak avait su tout de suite que ce n'était pas ici qu'ils trouveraient ce qu'ils cherchaient. Ils étaient allés trop loin. Ce soir, cette nuit, il leur faudrait rebrousser chemin et fouiller le quartier qu'ils venaient de traverser. La basse-ville. De l'autre côté de la grande avenue. Fouiller les rues étroites saturées de néons rouges ou verts ou bleu électrique. Fouiller les bars à marins, les bars à putes, parmi les viandards et les assoiffés et toutes ces épaves d'une autre sorte échouées là pour un jour ou une vie. Ceux qui l'ont vraiment fait, le voyage. La traversée. Ceux qui l'ont rêvée. Ceux qui savent et se taisent et ceux qui racontent et racontent et racontent encore leurs mensonges sacrés. Et tous accrochés à quelque chose, un verre, un rade, un souvenir, une fille sur un tabouret qui ressemble tellement à cette autre fille sur un autre tabouret, et tout ça pour arracher une nuit de plus au néant, une nuit de plus à oublier.

Zodiak pouvait comprendre ces hommes. Par dizaines il en avait croisé et il savait écouter et entendre et chez eux les signes étaient presque trop faciles à analyser. Trop évidents. Du matériau rudimentaire. Pour eux, la voix des astres ne lui était pas nécessaire, ni les sixième, septième et huitième sens. Zodiak méprisait ces hommes.

Pour une fois le polac fermait sa gueule et le laissait réfléchir. Sur un bout de trottoir en venant il avait trouvé un bonnet noir orné de deux ours blancs en guise de pompons. Il s'était enfoncé ça sur le crâne et il était content. Et maintenant il était penché au bord du quai, absorbé dans la contemplation de la mousse que produisaient ses propres crachats à la surface de l'eau. S'il se penchait trop il tomberait et probablement se noierait dans les deux mètres de flotte grasse et verdâtre. Zodiak avait déjà envisagé la chose. Cependant, il y avait certaines tâches rebutantes que son beau-frère accomplissait à la perfection. Il risquait d'avoir encore besoin de lui.

Le quai principal était recouvert de dalles que la rosée rendait glissantes. Quelques travailleurs matinaux le traversèrent d'un pas pressé en jetant des bouts de regard vers les deux hommes. L'air demeura vif et piquant. Le pêcheur n'avait pas bougé d'un poil et Zodiak se demanda si son existence avait un soupçon de réalité. Le polac rouvrit sa gueule à ce moment-là.

— Et si on s'y prenait un bateau, Zod? fit-il en se redressant.

Zodiak ne répondit pas.

À côté d'eux se dressait une statue de bronze, sur un piédestal un homme nu aux courbes féminines et qui pointait son doigt vers le large. Tout un symbole.

— Ça va où par là? demanda encore le polac.

Zodiak suivit son regard. L'horizon. Il pensa à l'autre

continent et à ces légendes que lui contait son maître. Ces histoires de portes qui ouvrent sur d'autres portes indéfiniment. Et l'histoire de ce fou qui cherchait un grain de sable parmi les grains de sable du désert. Le maître avait un débit lent et pénétrant et sa voix trouvait des résonances au plus profond du cœur du disciple.

Le polac était habitué à ce que ses questions demeurent sans réponse. Il avait déjà oublié. Il voulut cracher une dernière fois dans l'eau mais se manqua et le jet de salive écuma le bout de sa godasse.

— On va manger, dit Zodiak.

Le polac tourna sa figure vers lui. Il découvrit toutes ses dents et approuva vivement de la tête et les ours blancs se balancèrent au sommet de son crâne.